

# La Culture bananière aux Antilles et en Amérique centrale <sup>(1)</sup>

## IV. La culture bananière en Colombie (Région de Santa-Marta)

par **J. CHAMPION**

INGÉNIEUR I. A. N.  
GÉNÉTICIEN DIPLOMÉ DE L'O. R. S. T. O. M.  
SPÉCIALISTE DU BANANIER  
A LA STATION CENTRALE DE GUINÉE.  
I. F. A. C.

Cette région bananière, située au Nord de la Colombie, sur la côte Atlantique, est la seule qui donne un tonnage important à l'exportation. Les exploitations se trouvent sur les plaines alluviales à l'Ouest du massif de la Sierra Nevada de Santa-Marta, que domine le pic enneigé de Cristobal Colon (5.800 m).

La culture de la variété « Gros-Michel » est assez ancienne dans cette région : c'est en 1887 que fut installée par Miguel Gonzales VENGOCHEA <sup>(2)</sup>, une première plantation sur les rives du Rio Frio, avec des souches importées de Bocas del Toro (Panama), ceci à la suite du succès obtenu aux États-Unis par les premières importations des Républiques d'Amérique centrale.

La voie ferrée de Santa-Marta à Sevilla, instrument indispensable pour l'évacuation des produits, fut commencée par la même famille colombienne, puis cédée, après divers aléas, à une société anglaise : « The Santa-Marta Railway Company Ltd ». Ultérieurement, l'« United Fruit Co » s'en assura la concession, reprise plus récemment par le gouvernement (Compania de Ferrocarril de Colombia). Le matériel est malheureusement très vieux, et le prix du trans-

port des régimes très élevé (environ 24 fr. la tonne kilométrique).

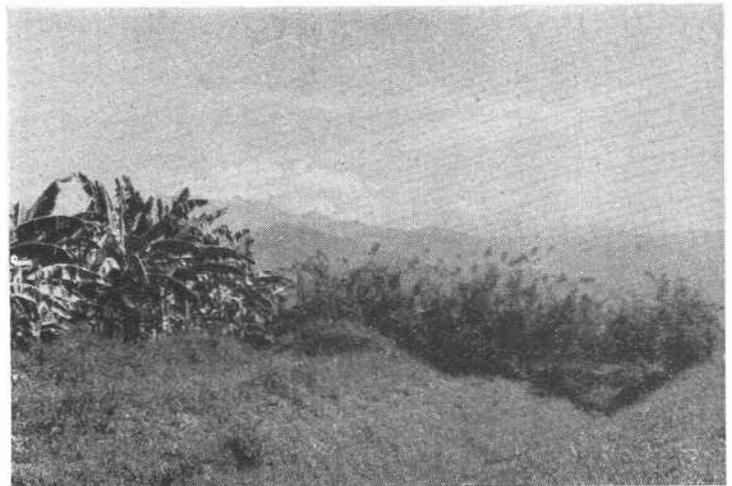
Le développement des bananeraies se poursuit grâce aux efforts des propriétaires de la région, et aux investissements de diverses compagnies étrangères (en particulier « Land & Compania »). Les guerres civiles du début du siècle ralentirent l'essor, puis l'« United Fruit Company », qui transportait déjà la plus grande partie des fruits, commença à s'étendre par des achats de terrain (1.500 acres en 1906, 3.500 acres en 1910). En 1908, 14.000 acres (près de 6.000 hectares) étaient plantés en « Gros-Michel ».

Après les régions de Rio Frio et de Sevilla, on commençait à s'installer plus au Sud, vers Aracataca. On peut voir sur le graphique n° 1 que la production s'accrut régulièrement jusqu'au début de la guerre de 1914-18, et reprit très rapidement après celle-ci pour atteindre une capacité d'exportation de l'ordre de 225.000 tonnes. L'« United Fruit Co » s'efforça de

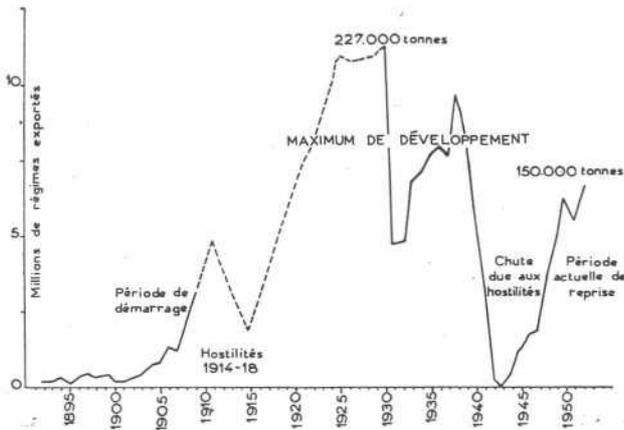
(1) Voir *Fruits*, vol. 9, n° 10, 1954, p. 433. n° 11, 1954, p. 473. vol 10, n° 1, 1955, p. 3.

(2) Nous avons visité la plantation « Papare » de Mme de VENGOCHEA, qui nous a réservé le meilleur accueil et nous a donné de nombreux renseignements sur la culture bananière en Colombie. Nous l'en remercions ici.

PHOTO 1. — Région de Sevilla — arrière-plan ; le massif de la Sierra Nevada de Santa Marta. (Photo Champion I.F.A.C.)

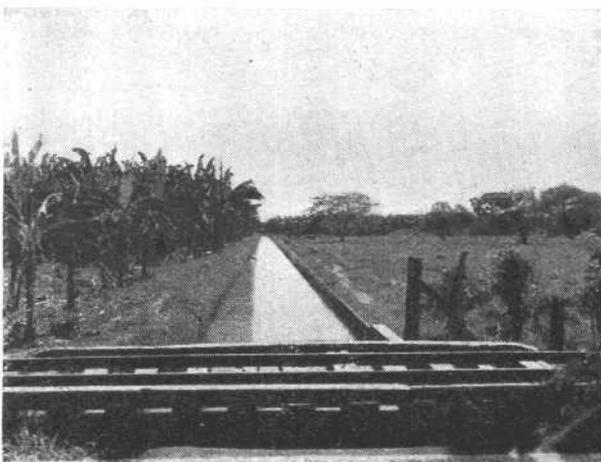


s'étendre et finit par contrôler les 2/3 des superficies, mais, devant l'hostilité gouvernementale à ce monopole, elle rétrograda. Le maximum cultivé semble avoir été de 30.000 hectares, mais on reconnut la difficulté de maintenir des cultures rentables dans la zone d'Aracataca en particulier, balayée périodi-



lions de régimes par an, moitié sur les U. S. A., moitié sur l'Europe. Les hostilités, qui fermèrent les débouchés sur l'Europe, le manque de fret même sur les U. S. A. et le développement de la maladie de Sigatoka (*Cercospora*) annihilèrent pratiquement le commerce bananier. Les planteurs durent recourir à divers expédients, changer de cultures, fabriquer des bananes séchées, et même recourir à l'aide financière de l'« United Fruit », ce qui permettait à la Compagnie d'augmenter son influence.

Après-guerre, il s'agissait de reconstituer les plantations; les progrès furent rapides, et la Colombie exportait, en 1952, 150.000 tonnes de fruits.



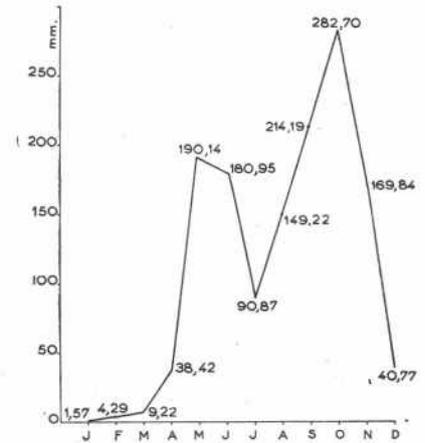
quement par des ouragans très violents. Actuellement, des plantations de cacaoyers ont souvent remplacé les bananeraies. Dans d'autres secteurs, les cocotiers ont gagné sur le bananier, en particulier sur les terres trop salées.

Avant 1939, la Colombie exportait de 7 à 10 mil-

A gauche :  
GRAPHIQUE 1. — Exportation de régimes de la Colombie (1892-1952).

A droite :  
GRAPHIQUE 2. — Région bananière de Santa-Marta (Magdalena) Colombie.

Pluviométrie  
Moyennes mensuelles sur 25 années (d'après les données de « Boletín Informativo » — Estación agropecuaria del Magdalena).



Actuellement, on compte dans la zone bananière plus de 15.000 ha plantés (dont 6.500 dans le secteur de Rio Frio, 8.700 dans celui de Sevilla et 300 seulement à Aracataca). L'« United Fruit », sous le nom de « Compania Bananera de Sevilla » possède en propre 3.000 ha.

La profonde différence avec ce qui existe dans les Républiques d'Amérique centrale est qu'en Colombie, il y a une production importante (les 2/3) indépendante de la puissante Compagnie nord-américaine, ou, tout au moins, qui cherche à reprendre complètement son autonomie. Les planteurs sont groupés en une Fédération qui exporte sur l'Europe avec des prix intéressants et pouvant concurrencer facilement les fruits d'Afrique par exemple.

#### Situation et sols.

La zone bananière débute à « Papare » à 30 km au Sud de Santa-Marta, le port bananier, et se prolonge au Sud par Rio Frio, Sevilla (67 km) et Aracataca. Ce sont des terres plates ou en pente douce (altitude 60 à 80 m), d'alluvions volcaniques ou de dépôts. Les sols sont généralement très riches, de structure variable, du limon au sable grossier et même au gra-

PHOTO 2. — Bananeraies de la « Compania Bananera de Sevilla » (U. F. C°). Le canal principal d'amenée d'eau d'irrigation.  
(Photo J. Champion, I. F. A. C.)

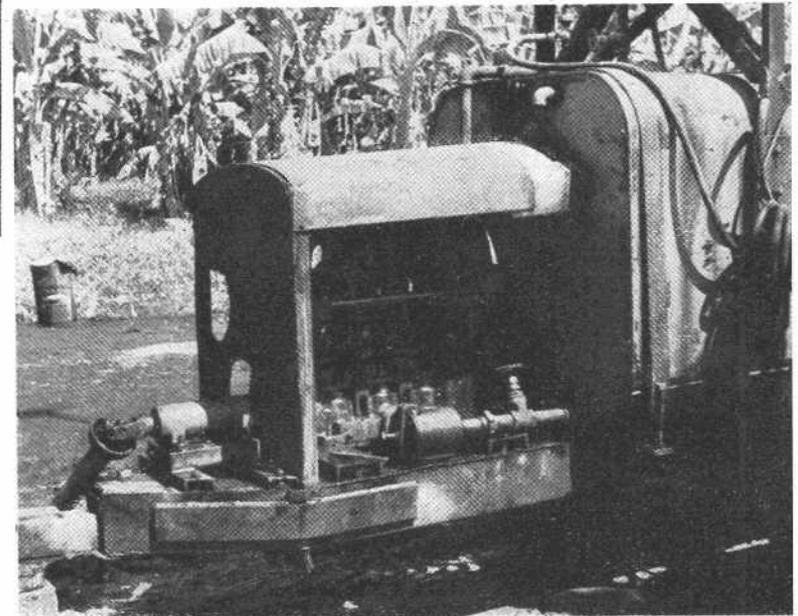
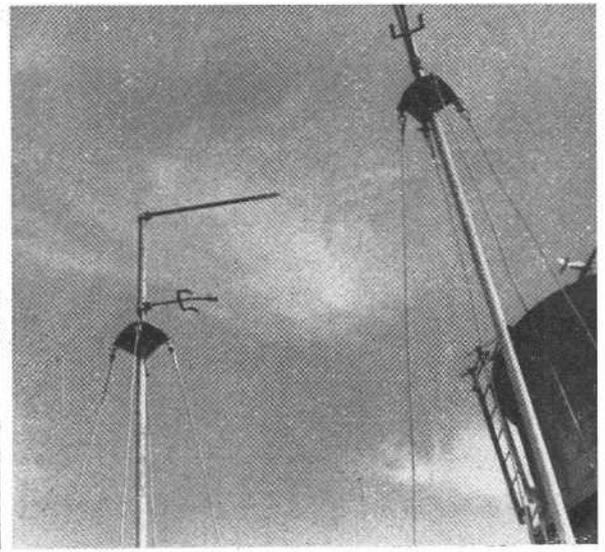
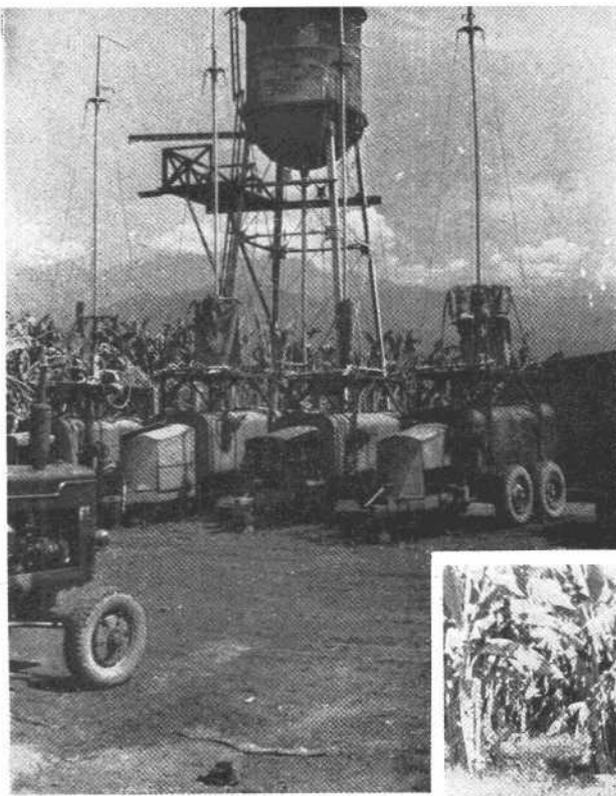


PHOTO 3. — Le parc de pulvérisateurs : remarquer les cuves surmontées du mât portant les becs de pulvérisation, et la plate-forme d'où l'on fait pivoter ce mât. En arrière, le réservoir d'alimentation de bouillie bordelaise, de 15 m<sup>3</sup> de capacité.

PHOTO 3 bis. — Détail du mât avec ses becs de pulvérisation. Sevilla.

PHOTO 4. — Détail de la pompe avec la prise de force.

(Photos J. Champion, I.F.A.C.)

villon. Les pH sont généralement élevés (jusqu'à 8). On connaît des bananeraies portant des « Gros-Michel » sans le moindre engrais depuis plus de 40 ans.

#### Climat.

Il se caractérise par une pluviométrie relativement faible (1.372 mm, moyenne sur 25 années, d'après le « Boletín Informativo », de la « Estacion Agropecuaria del Magdalena », 1953 n° 3) et une saison sèche nette de trois mois à cinq mois (décembre à avril). Elle est cependant tempérée par la proximité de la mer, et l'humidité atmosphérique relative reste élevée (les minima absolus en janvier, février et mars 1953 étaient de 73, 85 et 86 % pour des maxima de 98, 99 et 97, respectivement). Les vents en saison sèche sont de terre (Sud et Sud-Ouest), en hivernage d'Ouest. Certaines zones sont soumises à des tornades violentes.

#### Culture.

La culture du « Gros-Michel », seule variété cultivée, ne diffère pas essentiellement de ce que l'on a décrit en Amérique centrale (1). Les bananiers sont le plus souvent plantés à 5 m × 5 m à l'origine, ce qui donne 400 souches dont on laisse 3 rejets en moyenne, donnant 1.200 porteurs à l'hectare. On utilise toujours de grosses souches comme matériel de plantation (poids minimum de 7 kg). L'œilletonnage se fait ensuite à un fil, régulièrement, et toujours en coupe superficielle. On aurait, dans les meilleurs cas, semble-t-il, le premier régime 10 mois après la plantation, et ensuite un régime tous les 10 mois.

L'entretien est réduit, d'autant plus que la végétation est luxuriante et l'ombrage intense. A Sevilla,

(1) J. CHAMPION. La culture bananière aux Antilles et en Amérique Centrale. III. Amérique centrale isthmique. *Fruits*, vol. 10, n° 1, 1955, p. 3.



PHOTO 5. — Plantation de « Papare »; le motopulvérisateur « Bean », tracté par des bœufs. (Photo Champion, I.F.A.C.)



PHOTO 6. — Même plantation : pulvérisation sur les bananiers. (Photo Champion, I.F.A.C.)

on se contente de supprimer les graminées nuisibles, et de rabattre plus ou moins les autres plantes ; on maintient une couverture naturelle basse qui ne concurrence pas trop le bananier.

**Le drainage** se révèle indispensable dans de nombreux secteurs. A Sevilla (U. F. C<sup>o</sup>), les drains sont espacés de 33 m.

**L'irrigation** est absolument obligatoire pendant la sécheresse : elle se fait par infiltration dans des cadres comprenant deux ou trois rangées de bananiers : une submersion rapide (prolongée, on observe des brûlures de feuilles) inspirée de la méthode canarienne. La périodicité varie de 7 à 10 jours selon les terrains. Depuis les débuts de la culture, des canaux très importants amènent l'eau des principales rivières (à Sevilla, prise à 28 km en amont, et 40 km à travers les plantations).

**Les engrais** sont encore peu utilisés, sauf **l'azote** selon les préceptes de l'U. F. C<sup>o</sup>, sous forme d'urée ou de nitrate d'ammoniaque (110 g d'urée par plant à « Papare », par an, en plusieurs épandages). Dans cette dernière plantation, on se préoccupe cependant d'apporter d'autres éléments, une très longue culture ayant appauvri le sol.

#### État sanitaire.

**La maladie de Panama n'existe pas** dans cette zone, malgré la proximité des Antilles et de l'Amérique cen-

trale. Déjà, en 1929, c'était un sujet d'étonnement pour WARDLAW, qui essaya d'incriminer le sol ou le climat. Il avait observé également les mauvais effets du manque de drainage sur les bananiers ainsi que ceux des sols salins.

En 1948, un autre phytopathologiste, E. B. MARTYN constatait à nouveau le même phénomène, resté inexplicable. Il rappelle que REINKING et MANNS, en 1935, n'avaient pas trouvé de *Fusarium* dans ces sols. D'après cet auteur, de grandes quantités de ces terres furent transportées en Amérique centrale par l'U. F. C<sup>o</sup>, mais les bananiers qui y furent plantés devaient être infectés et furent malades. Toujours est-il que la maladie de Panama est actuellement encore absente, et ce fait est extrêmement important pour l'industrie bananière de cette région. (A noter que la maladie de Panama existe sur la côte Pacifique de Colombie). De nombreuses souches sont exportées par l'U. F. C<sup>o</sup> pour les replantations en Amérique centrale.

Par contre, **la maladie de Sigatoka** (Cercosporiose) s'est répandue avant la dernière guerre très rapidement, mais MARTYN note que les attaques sont moins violentes qu'ailleurs, et estime qu'il n'y aurait presque que l'infection conidienne, peut-être à cause de la saison sèche et des rosées peu abondantes (M. MARTYN pense qu'en Jamaïque, les froids relatifs en montagne font apparaître plus nettement les dégâts par suite du ralentissement des émissions foliaires).

Des essais de poudrage par avion ont été faits avant-guerre par l'U. F. C<sup>o</sup>, plus récemment par des planteurs, mais sans extension pratique. A Sevilla, l'U. F. C<sup>o</sup> s'en tient toujours à la bouillie bordelaise, pulvérisée soit avec le système classique décrit dans une note précédente (1) : usine centrale de préparation et de moto-pompage et réseau de canalisations fixes à travers la bananeraie, soit avec des appareils mobiles ; ceux-ci comprennent un tracteur actionnant la pompe par sa prise de force ; la cuve tractée a une capacité de 3.500 litres de bouillie (permettant de traiter 2 hectares) ; la particularité du système est que les becs de pulvérisation (Photo 3) se trouvent en haut d'un mât de 8 à 9 m ; un ouvrier, debout sur une plate-forme au-dessus de la cuve, fait tourner le mât dans toutes les directions. Ainsi les bananiers sont traités par le haut et la pulvérisation sur les jeunes feuilles est très bonne. La bananeraie a été conçue dans ce but : un chemin chaque 33 mètres, où peut circuler le tracteur, et, sur ce chemin, des repères indiquant les postes d'aspersion. Dans les fermes de Sevilla, on remarque les cuves surélevées de remplissage des appareils, contenant 15.000 litres de bouillie et pouvant remplir un appareil en 4 minutes.

On traite tous les 21 jours, sauf en fin de saison sèche (28 jours) avec une efficacité remarquable. A « Papare », plantation particulière, on utilise l'oxychlorure de cuivre (avec le mouillant adhésif Shell), dont l'avantage est d'être peu corrosif, et l'inconvénient d'être peu visible. On utilise un moto-pulvérisateur « Bean » tracté par des bœufs ; la capacité est de 1.400 litres, la moto-pompe fournit une forte pression de 50 kg donnant une pulvérisation extrêmement fine. On a pu voir une plantation adjacente non traitée, ayant au moins 5 ou 6 feuilles de plus très atteintes. Aussi les planteurs sont-ils persuadés de l'efficacité et de la rentabilité des traitements.

Seule la « Banana Fly », *Trigona amalthea* Oliv., cause des dégâts en piquant les fruits, ce qui donne des taches noires, et larges de 4 à 6 mm ; certains régimes en sont inexportables. Parfois, une insolation brutale de début de saison sèche jaunit l'extrémité des bananes : c'est le « bout doré ».

Dans les plantations souvent « tornadées », on tuteur avec des bambous (à Sevilla, prix de revient pièce 3,50 fr., durée : 1 an 1/2).

#### Récolte.

La coupe ne présente aucune particularité. A Sevilla, l'U. F. C<sup>o</sup> possède une *installation automatique de*

(1) J. CHAMPION, La culture bananière en Amérique Centrale isthmique. *Fruits*, vol. 10, n° 1, janvier 1955, p. 12.

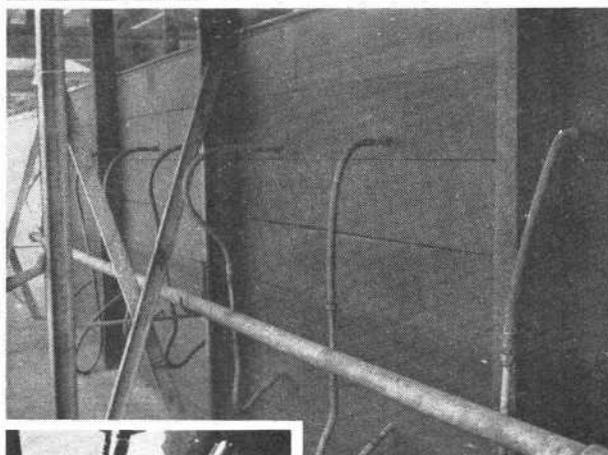


PHOTO 8. — Vue du couloir de lavage : à gauche, tournant de la chaîne de transport (Compania Bananera de Sevilla).

PHOTO 7. — Détail du couloir de lavage : alimentation des gicleurs. (Sevilla-Compania Bananera).

PHOTO 9. — Détail de la chaîne de transport : rail, galet, crochet.

(Photos Champion I. F. A. C.)

*lavage* : les régimes arrivant au quai de la voie ferrée sont suspendus par la petite extrémité de la hampe aux crochets d'une chaîne sans fin. On a disposé en haut en même temps une enveloppe de matière plastique non déroulée. La chaîne passe dans un couloir où les régimes sont fortement aspergés au passage, tout d'abord par la solution acide de bisulfite (laquelle est repompée en circuit fermé), puis par de l'eau pure de rinçage (les jets sont latéraux). A la sortie, l'enveloppe de plastique est déroulée sur le régime, bloquée par un nœud, le régime est décroché sans que la chaîne se soit arrêtée, et mis en wagon. On traite 1.200 régimes à l'heure.

Lorsque ce type d'emballage n'est pas utilisé, on



PHOTO 10. — Régimes prêts au chargement — Sevilla.  
(Photo Champion I.F.A.C.)

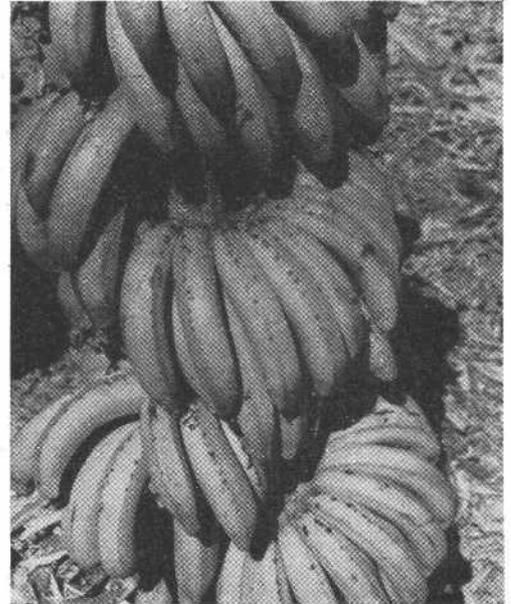
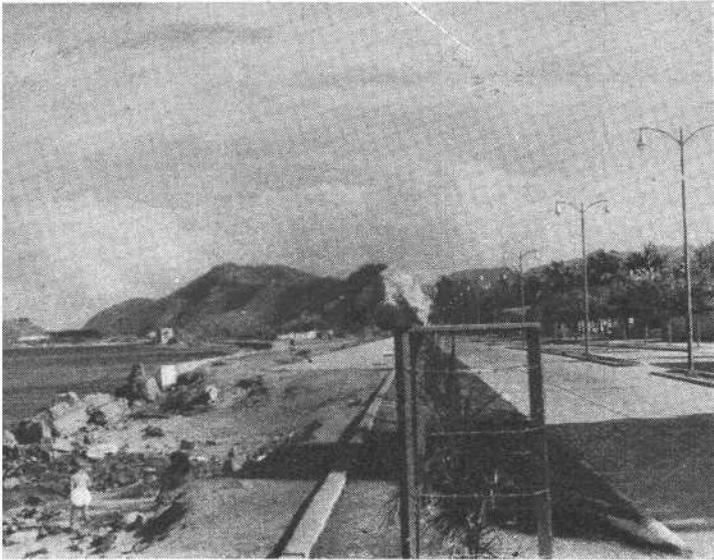


PHOTO 11. — Piqûres de *Trigona* (Banana Fly) sur régimes de Gros Michel. (Photo Champion I.F.A.C.)

protège dans les wagons avec les classiques feuilles de bananiers. Le port de Santa-Marta, actuellement en cours d'aménagement par une firme française n'est

PHOTO 12. — Vue de la baie de Santa-Marta (Colombie).  
(Photo Champion I.F.A.C.)



pas très équipé. Les seuls convoyers existant, d'ancien modèle, appartiennent à l'United Fruit.

**Rendements.** — Les chiffres les plus intéressants ont été obtenus à la « Compania Bananera de Sevilla » ; la production a été :

en 1951 de 2.158.000 régimes,  
en 1952 de 1.635.000 régimes (année de tornades),  
en 1953 de 2.160.500 régimes.

En 1952, on comptait 613 régimes à l'hectare dont 605 count (c'est-à-dire 9 mains ou plus) ; en 1953, 783 régimes dont 770 count. En fait, ces bananeraies de « Gros-Michel » sont parmi les plus belles que nous ayons pu voir, et le rendement en poids devait varier de 20 à 30 tonnes/hectare. Cette Compagnie filiale de l'U. F. C<sup>o</sup> produit un peu moins du tiers des exportations (en nombre de régimes) de Colombie. Celles-ci se chiffraient en 1951 à 5,5 millions de régimes et en 1952 à 6,7 millions de régimes.

La main-d'œuvre est payée moins d'un dollar par jour ; on utilise moins d'un manœuvre à l'hectare. Les frais majeurs à la production semblent être les traitements du *Cercospora* et l'irrigation.

Août 1954.

(Fin.)